

**Conception : EM Strasbourg**

---

**RÉSUMÉ DE TEXTE**

OPTION TECHNOLOGIQUE

Mardi 2 mai 2017, de 8 h. à 11 h.

---

**Résumez en QUATRE CENTS MOTS** le texte suivant. Une tolérance de 40 mots est admise : le résumé devra être strictement compris entre 380 et 420 mots. Les candidats doivent indiquer sur leur copie le nombre employé de 50 en 50 (marque dans le texte et en regard dans la marge), ainsi que le total exact à la fin. Les correcteurs tiendront compte de la présentation de la copie et de la correction de la langue.

**N.B. :**

Il n'est fait usage d'aucun document ; l'utilisation de toute calculatrice et de tout matériel électronique est interdite

La métamorphose est la voie privilégiée des théophanies<sup>1</sup>, le lieu par excellence d'accès à l'univers divin. Elle est ce processus par lequel le monde sacré et le monde profane communiquent ; elle est, plus exactement, ce *moment* (*momentum*: l'instant où tout bascule) où le monde céleste rappelle au monde sublunaire qu'il existe et lui donne sens. Or, le sport est le terrain par excellence des métamorphoses : les athlètes, dans la compétition, se transforment, *mutent*. Une mutation qui touche à leur identité *mondaine* : ils ne sont plus ceux qu'ils étaient dans le quotidien. Mais cette mutation n'est jamais *naturelle*. Les sportifs, dans l'enceinte sacrée de leur terrain de jeu, semblent être investis d'une puissance divine qui toujours apparaît comme l'expression d'un *furor divinus* et les fait devenir autres qu'ils ne sont. Étymologiquement, ils sont « enthousiastes » : ils ont les dieux, ils ont *des* dieux en eux, ou, tout au moins, autour d'eux. C'est bien en cela que le sport est un grand pourvoyeur de mythes, l'avatar moderne des mythologies antiques, et qu'il nous donne le sentiment que notre petit monde a encore quelque chose à voir avec le Sacré.

Cette métamorphose des athlètes prend des formes diverses. Teddy Riner, nounours sympathique, est un jeune « bien dans ses baskets », partageant les passions des garçons de sa génération, un individu doux comme un agneau « dans le civil ». Sur un tatami, en revanche, il broie tout sur son passage. Il devient un *monstre* (« monstrueux » : un qualificatif récurrent pour parler des champions hors norme) c'est-à-dire, étymologiquement, un « avertissement divin » – signifiant qu'un ordre de réalité existe qui n'est pas celui dont nous avons l'habitude. Rafael Nadal, de même, est « dans la vraie (?) vie » un jeune homme poli et bien élevé, toujours respectueux des usages et des conventions. Les journalistes se plaisent à le répéter, comme pour mieux souligner la métamorphose radicale qui s'opère quand le champion *change d'ordre*, au sens quasi pascalien de l'expression. Sur le court, Nadal est une « force qui va » (« vamos » est son cri de guerre favori), un guerrier de *L'Iliade*, un héros, un titan ! Comme par hasard, c'est aussi à ce moment qu'il change de nom dans la bouche (sous la plume) des journalistes. Or, le changement de nom vaut toujours changement d'identité. Nadal devient « Rafa », comme Novak Djokovic devient « Nole » ou Roger Federer, « Rodgeur » (la prononciation adoptée fonctionne ici comme un changement onomastique – donc identitaire).

Cette mutation des sportifs s'accompagne souvent d'une transformation physique. La torsion de Nadal après un point gagnant, son rictus de *joie*, son poing qui se serre, autant d'indices d'une *possession*, autant de signes prouvant que Rafa devient autre, que le monde sacré investit le monde profane. Plus net encore : après ses victoires les plus éclatantes, Djokovic arrache toujours d'un geste rageur son T-shirt, offrant à la foule en délire la vision d'un corps glorieux. Nous touchons ici l'acmé du processus qui a conduit « Nole » à « dépouiller le vieil homme ». Au moment où il se dénude, il finit d'endosser sa nouvelle parure de champion *enthousiaste*. Et quand Lionel Messi, l'avant-centre malingre du FC Barcelone, en finale de Ligue des champions en mai 2009, court comme un furieux (le *furor*, toujours) pour tout d'abord marquer un but d'anthologie, puis le fêter, il est presque méconnaissable, il est comme *possédé* – lui dont le nom formidablement homonymique justifie toutes les lectures mythologiques. Sauvage, sinon inquiétante dans les aspects que l'on vient de signaler, la métamorphose physique peut se faire plus gracieuse : pensons ainsi à toutes ces championnes de tennis (Graf, Clijsters, Henin, pour citer de vieilles gloires) que le jeu transfigure littéralement sur le plan physique, comme si le tennis avait cette vertu magique de les faire *autres* (la fameuse glissade jambe écartée de Kim Clijsters en fin de course donne le sentiment que cette jeune femme un peu « gironde » vole sur l'eau). Pensons aussi au nez épaté de Roger Federer, que le court fait – justement – oublier. Qui regarde Federer sur un

---

<sup>1</sup> Manifestations divines.

terrain ne retient vraiment que la *grâce* toujours divine de ses yeux et de son déplacement ; des yeux plissés, fendus, les « prunelles mystiques » des chats de Baudelaire ; des déplacements en apesanteur, dans l'échange comme en dehors, au moment où « Rodgeur » rejoint sa chaise ou se tourne vers le ramasseur de balles – une image que *L'Équipe* (qui orchestre le mythe, nous y reviendrons) aime à fixer. Ainsi transfiguré, le champion est toujours immanquablement *beau* – jusque dans sa souffrance, toujours esthétique. Nous pensons ici aux lignes de saint Augustin évoquant dans ses Sermons la difformité du Christ : « C'est pour le bien de ta foi que le Christ s'est rendu difforme, mais le Christ reste toujours beau. » Nous pensons aussi aux lignes de Lessing consacrées au « Laocoon »<sup>2</sup>. Selon Lessing, la souffrance de Laocoon et de ses deux fils n'a pas, dans la célèbre sculpture, cette « violence déformatrice » qui pourrait la rendre insupportable dans la vie de tous les jours. Elle est esthétisée, sublimée : « S'il est vrai que, surtout dans la pensée des anciens Grecs, le fait de crier dans la souffrance physique n'est pas incompatible avec la grandeur d'âme, ce n'est pas pour exprimer celle-ci que l'artiste s'est abstenu de faire crier sa figure de marbre [...] l'artiste voulait représenter la beauté la plus grande compatible avec la douleur physique. Celle-ci, dans toute sa violence déformatrice, ne pouvait s'allier avec celle-là. L'artiste était donc obligé de l'amoindrir [...] parce qu'elle donne au visage un aspect repoussant. » Il n'y a pas plus de « violence déformatrice » dans le corps des trois personnages du groupe, que dans le corps torturé des athlètes (les marathoniens, les triathlètes en particulier), qui nous semble toujours *métamorphosé* par la souffrance. C'est bien en cela que le sport est une œuvre d'art en mouvement (une performance ?) qui embellit *de facto* ceux qui le pratiquent, et nous rend leur souffrance supportable (au passage, nous aurons reconnu là *mutatis mutandis*, ce qu'Aristote nous dit du théâtre tragique et de son action cathartique). Car le sport, comme l'art, tel que Kant le définit dans des pages célèbres, n'est pas la représentation d'une belle chose, mais la belle représentation d'une chose – qui peut être éventuellement laide dans le champ du réel, ce qui est le cas, précisément, de la souffrance.

Sorti du terrain, en revanche, le sportif redevient banal et éventuellement *laid*. En dehors du court, Nadal est un garçon « normal », sans intérêt (presque), comme ses conférences de presse, plates comme des trottoirs de rue, en apportent irréfutablement la preuve. *Ipsa facto*, son attitude sur le terrain, sa métamorphose, n'apparaissent jamais comme l'émergence d'une quelconque part maudite, mais toujours comme l'accès au monde du « numineux »<sup>3</sup>, dont le champion s'extrait une fois qu'il a quitté le champ clos, le « *templum* », de l'affrontement sportif. La délectation bizarre des journalistes à lui faire aligner des lieux communs dans les interviews trouve sans aucun doute sa racine dans ce désir de mesurer ainsi par contraste son aspect surhumain sur les courts. Tant redescendre sur terre, c'est avoir plané « par-dessus le bétail ahuri des humains ». De même, quand Lionel Messi quitte le terrain, ne fût-ce que pour en rejoindre les alentours (fascinante image que celle de Messi se rongant les ongles sur le banc de touche, lors du quart de finale de Ligue des champions disputé contre Paris en avril 2013), il redevient un être d'une rare banalité. Ainsi, de retour de l'Empyrée, les champions peuvent souvent paraître patauds, gauches, humains trop humains, et cela (ici encore) se traduit physiquement. Nous penserons à tous ces champions qui, à l'image de l'albatros de Baudelaire, méta(mor)pho(r/s)e du poète partagé entre le monde du spleen et celui de l'idéal, deviennent « comique[s] et laid[s] » sur le ponton de la « réalité », alors qu'ils étaient « naguère si beau[x] ». À Beckham, icône de mode en dehors des terrains, nous opposerons ainsi Lionel Messi (encore) qui devient, à l'inverse, un pantin ridicule quand on prétend l'affubler d'un costume et en faire un mannequin, comme cela s'est vu récemment. Sur le long terme, nous pensons évidemment à ces sportifs adipeux et/ou malades qui, quand ils

<sup>2</sup> Sculpture antique, conservée au Vatican, représentant une scène de l'*Odyssee* : le prêtre troyen Laocoon et ses deux fils sont attaqués par de monstrueux serpents.

<sup>3</sup> Phénomène mystérieux qui laisse à penser qu'il résulte d'une manifestation divine.

abandonnent le monde de la compétition, s'avachissent et enflent, délestés du *spiritus* divin – l'explication mythologique l'emportera toujours sur l'explication physiologique, tellement moins séduisante –. Nous pensons à Merckx, à Platini. Nous pensons à Mohamed Ali tragiquement miné par la maladie d'Alzheimer. Nous pensons à Patrick Edlinger, récemment disparu, qui, vieillissant, perd son physique d'Apollon.

L'exemple de Patrick Edlinger permet d'envisager une dernière dimension de la métamorphose dans le domaine sportif : celle du temps en temporalité, pour reprendre la distinction de Paul Ricœur. Le temps est le lieu de la contingence, de l'aléatoire, du hasard. La temporalité est le lieu de la nécessité, des connexions inattendues, des pétrifiantes coïncidences. Le temps « organise » la vie de tous les jours. La temporalité structure les récits. Cette temporalité structure aussi le sport. En sport, rien ne semble jamais advenir « comme ça ». Les événements ainsi ne se succèdent pas sur le mode de l'aléatoire, mais sur celui de la Nécessité – une nécessité qui, là encore, se pare d'une dimension éminemment religieuse –, et c'est en quoi le sport est pourvoyeur de *mythes*, car le mythe, nous le savons, c'est une *histoire* (*muthos*, en grec), et une histoire *sacrée*. Soit Patrick Edlinger : quand il gravit à mains nues les parois les plus improbables, sans craindre la mort (il ne s'assure pas), il semble lancer un défi aux dieux vers lesquels il se hisse. Il apparaît dès lors comme un avatar d'Icare ou de Phaéton, dont il possède d'ailleurs la blondeur éclatante – qui plus est, un Icare mercantile, n'hésitant pas à monnayer son talent en tournant dans une publicité pour une célèbre barre de céréales. Suprême outrage pour les Olympiens qui vont punir Edlinger, coupable d'*hybris* : en 1995, il tombe d'une hauteur de 18 mètres. Pourtant, il continue à grimper, ne tenant pas compte de cet avertissement divin. Les dieux, dès lors, ne seront plus cléments. Le 16 novembre 2012, Edlinger meurt d'une nouvelle chute – mais il s'agit cette fois d'une banale chute d'escalier, écho navrant à sa chute de 1995 ainsi qu'à toutes celles qu'il avait jusqu'alors évitées. Tout semble ici se passer comme si les dieux jaloux avaient pris un malin plaisir à abattre Edlinger en le punissant sur le mode carnavalesque par où il avait péché. Nous ne pouvons nous empêcher d'établir entre les différents épisodes de la vie d'Edlinger de mystérieuses connexions. Comment croire que sa chute d'escalier soit un banal accident domestique ? Comment ne pas y voir autre chose qu'un événement fortuit ? Comment ne pas lire cette histoire comme un mythe ?

Tous les grands événements sportifs peuvent s'interpréter, ou, mieux, être *ressentis* de manière similaire. Pensons par exemple à la fameuse demi-finale disputée par Federer et Djokovic en 2011 à l'US Open. Federer mène dans le dernier set 5-3, 40-15, service à suivre. Il a pour ainsi dire partie gagnée. Le champion suisse sert une première balle de grande qualité ... mais Djokovic retourne de manière fabuleuse : un coup droit décoché à l'aveugle, qui laisse Federer sans réaction. En un sens, il y a quelque chose de totalement irrationnel, de fondamentalement inacceptable, au regard des lois du tennis classique, dans ce retour de Djokovic, dans sa réussite, dans son audace – « Pour moi, c'est dur de comprendre que l'on puisse faire ça sur une balle de match » –, dira Federer, dépité et dubitatif, après la rencontre. Mais cette audace n'en est pas tout à fait une, tant le retour du Serbe ressemble à un aveu de désespoir, un véritable aveu d'impuissance. Ce coup n'en est pas moins couronné de succès ! Comme si brutalement les dieux avaient décidé de se mettre *alors* du côté de « Nole », à l'instar des divinités de *L'Iliade*, qui font dévier des flèches de leur trajectoire, moins pour assurer la victoire de leur champion, en réalité, que pour terrasser celui qu'ils veulent voir défait. Dans ce coup de Djokovic, c'est bien la jalousie des dieux qui s'exprime. Federer est comme victime de ce fameux *phthonos*<sup>4</sup> divin dont nous parlions déjà plus haut au sujet d'Edlinger. Trop puissant, trop fort. Au moment où il touche à l'Empyrée, le Suisse retombe brusquement, frappé en plein vol. Il ne se remettra pas de ce « coup du destin » des dieux,

---

<sup>4</sup> Allusion à la figure mythologique qui personnifie l'Envie.

dont Djokovic, ici, apparaît comme le simple instrument. Les explications psychologiques pèsent peu, face à l'évidence métaphysique d'une vengeance divine.

Zinédine Zidane, à l'occasion du fameux « coup de boule » décoché en finale de Coupe du monde, avait subi le 2 juillet 2006 semblable mésaventure. Si nous faisons l'archéologie de cet acte mythologiquement savoureux, nous constatons facilement que le carton rouge reçu par le joueur français pour ce mauvais geste peut se lire comme la marque d'une forme de Nemesis<sup>5</sup>. Quand il sort du terrain à la 110<sup>ème</sup> minute, Zidane a les yeux tournés vers le Ciel – *L'Équipe* immortalisera cette image. Son attitude a incontestablement quelque chose de christique – la mythologie païenne se mêle à la « mythologie » chrétienne ici – ; c'est le Fils de l'Homme invoquant son père, dont il ne comprend pas la décision « Eli, Eli, lama sabachtnani ! »<sup>6</sup> Mais la dérélition s'explique fort bien, en réalité. Zidane, ce « Christ moderne » – « Il revient ! » titre *L'Équipe* en août 2005, quand Zidane décide de revenir en équipe de France –, s'est progressivement oublié depuis août 2005, bouffi d'orgueil, persuadé de pouvoir sauver le monde à lui tout seul. Le fameux penalty de la cinquième minute, en finale, tiré sous la forme particulièrement *osée* d'une « panenka » (geste technique d'une rare audace, consistant à piquer le ballon tout en douceur sous la transversale), cristallise cette tyrannie de l'amour-propre chez un « malade » – « Il est malade », commente Barthez, juste après le but, qu'il a tiré ainsi, parce qu'il « voulait que ça reste », comme il l'avouera lui-même plus tard –. Le « coup de boule » et l'expulsion qui le suit viennent sanctionner cette outrecuidance, cette *hybris*. Et ce qui est fascinant, ce sont toutes les relations que ce geste entretient avec d'autres épisodes du match et de la « légende » Zidane : le « coup de boule » du Français frappe Materazzi, celui-là même qui avait provoqué la panenka de la 5<sup>ème</sup> minute, et Materazzi fera partie des tireurs de penalty (toujours une histoire de penaltys) qui, à la fin de la rencontre, sacreront les Italiens champions du monde, au grand dam des Bleus abandonnés par leur Christ déchu. Ce « coup de boule », par ailleurs, fait écho au superbe coup de tête, tout à fait « légal » celui-ci, décoché à la 104<sup>ème</sup> minute juste sous la transversale du but italien. Mais Buffon s'était alors interposé avec succès et avait magistralement détourné le ballon. Ces deux coups de tête, qui marquent l'échec de Zidane, s'opposent aux deux coups de tête, victorieux cette fois, décochés par « Zizou », toujours, en finale de Coupe du monde, en 1998. Entre ces deux moments, Zidane – qui, cela a souvent été signalé, n'a étrangement jamais été un joueur de tête – est passé du Capitole à la roche Tarpéienne, du Paradis à l'Enfer. Les connexions entre tous ces événements sont remarquables. Ils dessinent les linéaments d'une histoire mythique, dont les épisodes semblent comme mystérieusement reliés entre eux par une sourde nécessité d'ordre métaphysique. Nulle place pour le hasard, ici ! C'est ainsi qu'un geste de voyou devient le signe de la colère divine et qu'un footballeur mal élevé se métamorphose en héros tragique. Si le « coup de boule » de Zidane, donc, de façon générale, les grands événements sportifs, nous fascinent, c'est parce qu'ils donnent à lire des événements du quotidien *a priori* triviaux (une histoire de ballon rond, quelques coups de raquette) comme des événements mythiques. Ils laissent ainsi entendre que le monde *en général* n'est pas une réalité purement profane. En un mot, ils métamorphosent l'univers, ou plutôt ils métamorphosent notre regard sur l'univers, en le reliant au sacré.

Les journalistes, comme nous l'avons suggéré plus haut, accréditent, *orchestrent* cette métamorphose, et nous permettent de mieux la voir. En cela, ils sont comme les poètes, qui, pour Hugo, sont « accoutumés à voir dans les choses plus que les choses ». Nous le mesurerons à partir d'un superbe article de *L'Équipe* consacré à la finale du Masters de tennis à Londres en novembre 2012. Le journaliste, Franck Ramella, y évoque en introduction la double transformation de Novak Djokovic qui « a commencé l'année 2012 en titan et l'a finie en Hercule ». Il raconte ensuite comment « Nole » a broyé Nadal (Rafa) dans une

<sup>5</sup> Allégorie de la Vengeance.

<sup>6</sup> « Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Paroles prononcées par le Christ juste avant sa mort.

« fantastique » finale en janvier à l'Open de Melbourne. Puis il relate le déroulement de celle du Masters livrée contre Federer. C'est d'abord Federer qui emporte la mise. Sonné, dépassé, Djokovic est « en plein tsunami » – autrement dit, retour au chaos primordial. Puis, petit à petit, il se reprend. Le match rappelle alors – « furieusement » – « l'exceptionnelle » demi-finale de Roland Garros disputée par les deux hommes en 2010. Brusquement, le match bascule en faveur du Serbe, au moment où tombent « les premiers couacs du Suisse, qui n'est pas surnaturel » — comment ne pas voir dans cette formule une forme de dénégation ? Mais Federer se reprend. « Le diable ressort de sa boîte. » Interloqué, Djokovic « se demande à quel ovni il a affaire ». Plus loin, c'est le Serbe qui, à son tour, est qualifié de diable : « un diable d'homme, vraiment » ; tandis que Federer se pare d'habits christiques – il est « crucifié sur sa troisième balle de set ». Au final, « un passing de revers énorme [« énorme » : un adjectif récurrent dans le phrasé sportif, fonctionnant comme une sorte d'épithète homérique pour dire l'indicible] scelle le sort d'un match dantesque. » Franck Ramella de conclure, pour qualifier Djokovic, sur un laconique « Hercule » qui replie le texte sur lui-même. Nous aurons apprécié la manière dont l'article mélange allègrement les références mythiques : le chaos, la titanomachie, la passion du Christ, les travaux d'Hercule, tout s'imbrique en désordre. Nous pourrions ne voir là qu'une rhétorique de l'hyperbole ou bien un jeu littéraire. Nous aurions tort, quoi que le journaliste puisse d'ailleurs lui-même en penser. Par ce « bariolage » mythologique (une constante dans *L'Équipe*, comme nous l'avons déjà vu plus haut pour Zidane), l'univers est *de facto* métamorphosé, et nous quittons le monde banal pour rejoindre un cosmos sacralisé.

Nous comprenons donc peut-être mieux, à l'issue de cet article, l'une des raisons profondes pour lesquelles le sport nous plaît tant. Un match de tennis n'est jamais un simple match de tennis, les footballeurs ne sont jamais « simplement » des millionnaires payés pour courir après un ballon. Le sport transfigure la réalité, il la métamorphose – ou plutôt, il métamorphose le regard que nous portons sur elle, en nous la faisant voir telle que nous ne la voyions pas ou telle que nous ne la voyions plus. C'est en cela qu'il la ré-enchanté en la reliant – en nous reliant –, à la sphère du sacré. À une époque où les religions n'ont pas forcément le vent en poupe, les dieux, par le sport, se remettent à exister ; le monde retrouve une forme « d'irrationnelle rationalité », et, partant, de nécessité ; il perd de sa contingence ; il n'est plus tout à fait absurde : il devient, sans doute, plus habitable. D'ailleurs, n'oublions pas que, dans l'Antiquité, le sport entretenait officiellement des liens étroits avec le « numineux » : les Jeux olympiques, qui commencent et se terminent par des cérémonies religieuses, ont été créés en souvenir du titan Pélops, qui gagna la main d'Hippodamie à l'issue d'une course de chars remportée sur le père de la belle. Des manifestations sportives – courses à pied, joutes nautiques, ceste, tir à l'arc – accompagnent les célébrations religieuses fêtant la mort de Patrocle dans *L'Iliade*, ou l'anniversaire de celle d'Anchise dans *L'Énéide*. Les courses de char durent douze tours, soit le nombre de mois contenus dans le cycle solaire, dont l'existence trouve sa source dans le monde supra-lunaire.

Les journalistes soulignent cette connexion du sport, et, – par contagion –, du monde avec le sacré. Comme les aèdes, comme les poètes qui voient dans les choses plus que les choses, ils chantent l'essence profonde d'un monde qui redevient beau et sacré à notre regard, et ils nous relient à l'au-delà. C'est grâce à eux, vraiment, que le sport apparaît véritablement comme une expérience esthétique et mystique éminemment séduisante.

Mais il faut aussi parfois se méfier des discours de séduction – *se-ducere*, c'est « détourner du droit chemin ». Le discours de la *métamorphose*, en imposant l'idée d'un monde finalement nécessaire, puisque placé sous l'égide des dieux, cautionne paradoxalement un ordre des choses proprement immuable. Il empêche que les lignes ne bougent. Les athlètes sont les instruments bien involontaires de cet immobilisme. Leur métamorphose au moment de la joute sportive, leur enthousiasme toujours passager – le sportif est « schizé », rappelons-

le – donnent le sentiment que, finalement, tout est question d'étincelle divine parcimonieusement dispensée selon des critères qui nous échappent : tous les discours formatés des sportifs sur les bienfaits du travail pour devenir un champion ne sont que des cache-sexes pour faire passer le discours mythologique de l'enthousiasme. Nous sommes ainsi réduits au silence, à l'inaction, finalement à la *prière* : puisse la surnature s'emparer de nous pour espérer que les choses bougent ! *De facto* nous restons ce que nous sommes. Par ailleurs, la mythification des sportifs nous empêche souvent d'envisager la dimension simplement mondaine de leurs actes, qui ne doit jamais non plus être oubliée. Zidane n'est pas seulement un footballeur, mais il est *aussi* un footballeur, un footballeur-voyou, qui plus est, qui s'est comporté de manière inadmissible le 9 juillet 2006. Or, nous avons tendance à le perdre de vue. Zidane reste une des personnalités préférées des Français.

Franck Baetens,  
« Le sport, la métamorphose et le sacré »,  
*Approches*, n°154  
(« Métamorphoses : Le même et l'autre »), 2013.

